

## CHAPITRE 1

### **AVANT TOUT, PLANTER LE DÉCOR !**

*Tout est affaire de décor.  
Changer de lit, changer de corps.  
À quoi bon puisque c'est encore  
Moi qui moi-même me trahis,  
Moi qui me traîne et m'éparpille  
Et mon ombre se déshabille...*

LOUIS ARAGON  
*Est-ce ainsi-que les hommes vivent ?*



Les hommes sont psychiquement polygames. Il en va de l'avenir de l'espèce, et c'est bien plus qu'un simple fantasme. La vie est d'un ennui ! Il faut la réinventer sans cesse, devenir à ses yeux un héros, alimenter son désir d'interdits. Le secret possède des charmes excitants. L'illusion, la transgression, permettent d'échapper au commun, d'acquérir une légende unique. La culpabilité est un sentiment encombrant. L'être normal acquiert tout au long de sa vie la capacité de se tenir debout en terrain incliné. Le pervers normal ne s'exprime pas dans la souffrance. Il se débrouille tout seul, sans trop dépendre des autres, et sans trop les faire souffrir... Moi je suis un pervers hiératique. À défaut d'empathie envers les autres et de compassion envers moi-même, je suis passé maître dans la pratique du cinq à sept. Je m'absous moi-même de tout. Ma perversion, c'est une crise d'urticaire héréditaire. Ça me prend n'importe comment et n'importe où. Une démangeaison de tout le corps. Ça me gratouille de partout. Et pour me satisfaire, une seule thérapeutique : baiser ! Ainsi calmé, pour une courte période, je retourne à mon bureau ou bien je rentre chez moi. Je me sens clean. Comme si de rien n'était...

N'ayant pas bien saisi moi-même toute la complexité du scénario, par où commencer pour raconter le *pitch* du film, il ne me reste que des confidences, quelques sensations et des sentiments.

## LAST DANCE À AMSTERDAM

Au début était le sous-homme. La domination du père ? Peut-être... Résidu de l'humanité friable ? Sûrement ! Je suis né bien avant 68, bien avant que le socialisme ne s'empare durablement du pouvoir, nivelle la société par le bas et dilue le genre humain par le haut. Je suis un survivant. Un résidu de fausse couche ! Décadence de ceux qui commencent par se venger lâchement sur les faibles, à commencer par les femmes : « Il y a celles avec lesquelles on couche et celles avec lesquelles on se marie. ». Ne pas confondre ! Dans les grandes familles, le goût du péché se transmet plus sûrement que les bons sentiments. C'est dans les gènes. C'est générationnel ! Je suis quelqu'un de bien, enfin presque... En fait, pas du tout. Depuis des années, je me vautre dans la luxure... Mais j'ai des circonstances atténuantes. Je m'y fais sans trop me poser de questions.

Petit flash-back... Mes grands-pères avaient fait de riches mariages. Du côté paternel, mon grand-père Clovis avait exfiltré ma grand-mère Honorine du couvent des Augustines, rue de la Santé à Paris. Il l'avait déshonorée à même la paillasse de sa cellule. Surpris par la Mère supérieure, les amants s'étaient enfuis à dos de mulet, emportant la cassette des bijoux. La famille les destinait au *dernier* du culte. Le coffret se retrouva ainsi entre les mains profanes du culte du Saint-Prépuce. Honorine, que mon grand-père surnommait *Déshonorine*, pour lui rappeler sa faute originelle, mourut de la syphilis, mais plus sûrement d'humiliation et de honte que de la chhtouille qu'il lui avait refilée. Elle avait vingt-cinq ans ! Dans son testament, elle avait souhaité être inhumée parée de tous ses bijoux. Mon grand-père exauça son vœu. Dans la bière, son pauvre visage boursoufflé, paré de ses diadèmes, de ses colliers et de ses pendants d'oreilles la faisait ressembler, dans la soie blanche capitonnée, à un

œuf de *Fabergé*. Auparavant, mon grand-père en avait fait réaliser des répliques exactes par la maison *Burma*. Les fossoyeurs qui profanèrent sa tombe, ne sortirent de terre qu'une verroterie vulgaire montée sur laiton. Ce larcin entre époux, non réprimé par la loi, permit à mon grand-père paternel de mener grand train jusqu'à la fin de ses jours. Au fil des ans, à Baugy, dans le Cher, dont il était devenu maire, l'image du veuf inconsolable éclipsa sa réputation sulfureuse. Cela lui valut le respect et l'admiration de gens qu'il méprisait. Il ne s'était toutefois jamais remarié. Il prenait une fois par mois le train de Paris pour aller fourrer le cul des putes dans un luxueux bordel de la rue des Papillons.

Mon grand-père maternel, Ancelin, fit mieux encore. Il avait épousé une bigote allergique à tous et à tout : Victorine. Elle vivait recluse, passant son temps à inspecter le travail des domestiques pour mieux les humilier et les punir. Drôle de façon de prendre son pied ! À chaque fois que mon grand-père maternel la baisait, elle feulait comme une chatte outragée, le poil mauvais. Elle rougissait puis virait au bleu indigo, proche de la suffocation. Mon grand-père avait pris l'habitude de la sauter furtivement avant que la crise d'asthme n'arrive. Son affaire faite, il s'emparait des sels posés sur la table de nuit et les lui fourrait dans le nez avant qu'elle n'étouffe. Ainsi devint-il éjaculateur précoce. Ancelin avait investi la dot de Victorine dans la pierre. Grâce à un prête-nom, il était devenu propriétaire d'un immeuble de rapport rue de Provence. L'arrière-cour recelait un fameux bordel qui n'avait rien à envier au *Chabanais* ou au *One Two Two*. Le Tout-Paris, par nature enclin aux galipettes, venait s'y encanailler. Tout le monde s'y entremêlait de bonne grâce. Mon grand-père avait donné des instructions pour que les habitués bénéficient de tarifs dégressifs. Plus ils tiraient

## LAST DANCE À AMSTERDAM

de coups, moins c'était cher. Tout du moins, il le leur laissait entendre, les plus belles filles restant à des tarifs prohibitifs. À l'ouverture, la publicité – *Entrée gratuite pour les moins de 25 ans* – fit le bonheur du lupanar. Propriétaire des murs, mon grand-père ne réglait jamais ses notes de bordel. Il baisait gratis. Il se payait sur la bête autant de fois qu'il le pouvait. Son record : huit filles dans la soirée. Il faut dire qu'Ancein avait la santé ! Lorsque, le 6 novembre 1946, à l'initiative de Marthe Richard, on appliqua la loi sur la fermeture des maisons closes, deux mille bordels mirent la clé sous la porte. Deux cents, rien qu'à Paris ! Le bel immeuble haussmannien de la rue de Provence étant redevenu fréquentable, mon grand-père en profita pour augmenter les loyers. La veille de sa mort, il m'appela à son chevet. Après avoir renvoyé l'infirmière, il me livra ses confidences. Il me remit son épingle de cravate. Une tête de renard en platine, surmontée d'un œil de cyclope en rubis gravé, entièrement sertie de brillants :

— Tiens mon garçon, fais-en bon usage. C'était l'épingle de cravate de Monsieur Maurice. Un grand homme au service de l'humanité !

Monsieur Maurice dit *Momo le flambeur*, c'était son homme de confiance. Maurice avait du flair et de l'autorité. Il racolait les filles les moins tartes de la campagne. Il les prenait en main, leur donnait un minimum d'éducation et les initiait aux plaisirs de l'amour. Il en faisait de vraies duchesses, capables de satisfaire aux fantasmes les plus fous de la clientèle huppée. Il mettait une véritable passion à la besogne. Après avoir éveillé leurs sens, elles tombaient toutes amoureuses de lui. Momo, c'était leur mec à elles, rien qu'à elles. Pour lui plaire, elles mettaient de la conviction à contenter le client. Celle-là même qu'elles présentaient

## LAST DANCE À AMSTERDAM

lorsqu'elles faisaient l'amour avec lui le dimanche. De braves filles, et de bonnes gagneuses. La fermeture des maisons de passe le priva non seulement de son gagne-pain mais aussi de ses joies polygames. Il tomba en dépression. Mon grand-père couvrit ses frais médicaux jusqu'à ce que Momo se suicide en s'enfonçant une serviette éponge dans la gorge. Il veilla à ce qu'il fût inhumé de façon décente. Avant d'expirer, Momo lui laissa un mot sur la table de nuit : « Ancelin, prends cette épingle de cravate. C'est tout ce que j'ai ! »

Depuis je ne loupe jamais une occasion de la mettre. Je la porte avec insolence, non sans complicité avec ces grands-pères que j'aurais aimé connaître mieux.

Planter le décor, oui, mais ne pas le faire de manière cruelle. Impossible... La tentation est trop forte, et après tout c'est moi le héros de l'histoire ! Dans *Comme il vous plaira*, Shakespeare résume assez bien ma situation : « Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles... »

Qui m'a donné ce rôle ? *That's the question !* \*

Je m'appelle David. David Leprince par mon père. Van Houten par ma mère. Encore un nom de branques. Pas facile à porter quand on est gosse. David Leprince Van Houten... À l'école, on m'appelait *Cacao*. À cette époque, un surnom cruel pour un enfant aux yeux bleus et de sang flamand. Ça colle à la peau. J'en ai longtemps porté les stigmates.

\* Là est la question !

## LAST DANCE À AMSTERDAM

Cacao, seule tête blonde de l'école, seule tête blonde le dimanche à la messe. Enfant de chœur direct. La meilleure façon de m'exfiltrer avec ma gueule d'ange. Qu'est-ce que j'en ai bavé ! Cacao... Les cathos de la cure voyaient en moi l'enfant martyr, et de l'enfant martyr à l'enfant de Marie, il n'y avait qu'un pas. Ma mère décida de m'habiller en blanc et bleu pâle. Tout compte fait, ce n'était pas une si mauvaise affaire que ça, un enfant consacré à la Vierge ne peut être que premier de sa classe. Je soupçonnais mes profs de gonfler mes notes. Je n'ai jamais été un surdoué, contrairement aux apparences. Tout juste un petit garçon opportuniste, sûr de son charme et débrouillard.

Et puis la vie est devenue un combat guidé par le devoir jusqu'à ce que j'arrive à un âge respectable. Après, ç'a été tout le contraire. Chaque fois que je me profile dans une de mes cantines de luxe, ça me fait marrer d'entendre le maître d'hôtel aboyer au serveur : « La 12, pour Monsieur Leprince Van Houten ! » Les regards se tournent alors vers moi. Sous ma moustache d'archiduc, je cultive l'aspect d'un dandy vieillissant que n'aurait pas réprouvé Oscar Wilde. Pourtant, je n'ai rien en commun avec ces momies ou ces autruches couronnées, déformées par le *Botox* et les injections de collagène, qu'on voit dans *Point de Vue - Images du Monde*. Sans pour autant souffrir d'un trouble dissociatif de la personnalité, j'avoue avoir passé ma vie à brouiller les apparences. J'aurai cultivé mon jardin secret.

Ma profession en elle-même requiert la plus totale discrétion. Après avoir fait droit des affaires internationales à Assas, je me suis découvert une passion pour les gemmes. En bon avocat, j'ai passé des années à me constituer un carnet d'adresses et à gérer judicieusement les investisse-



## LAST DANCE À AMSTERDAM

ments d'une clientèle huppée. Vingt ans dans une banque suisse spécialisée dans la naturalisation des clients étrangers fortunés : bienvenue en Helvétie, paradis des planqués. *Welcome to your money\**.

J'avais en effet été contacté par la compagnie de courtage en diamants *Inigo*. *Inigo*, l'emblème du feu. Maléfices à prix imbattables parce que trop élevés. Inutile d'y penser. C'est au-delà de ce que le commun des mortels peut s'offrir, même après avoir économisé toute une vie. Que du haut de gamme, de la voltige à donner le vertige.

*Inigo*, c'est le temps du rêve chez les Aborigènes des déserts de l'ouest et du centre de l'Australie, (*jukurpa* en langue anangu). Située dans le quartier des diamantaires entre la Rijnstraat et la Hovenierstraat, *Inigo* est la seule société à pouvoir rivaliser avec la célèbre compagnie *De Beers*.

À l'extérieur, les bureaux ne paient pas de mine. Un immeuble d'angle idiot, typique des années 70. Du béton blanc qui s'est sali au fil du temps. Les larges vitrages blindés sont carrément inaccessibles. Déconseillés aux laveurs de carreaux. On dirait un vieux cargo éventré comme on en voit en Russie dans le golfe de Mourmansk. Par contre, mon bureau situé au dernier étage est une pure merveille. Champ libre à l'embauche pour la déco. Design verre et acier *Architonic* de Jean Nouvel. Derrière moi, une œuvre d'art unique et non des moindres : une toile maîtresse de Paul Jenkins, l'un des grands maîtres américains de l'abstraction expressionniste. Elle couvre tout un panneau. Ses couleurs tourmentées absorbent les reliefs. Par leurs combinaisons, elles tourbillonnent, fluctuent, se séparent,

\* Votre argent nous intéresse.

## LAST DANCE À AMSTERDAM

et s'expriment en absorbant le regard et la lumière. C'est là la seule chaleur de l'endroit. Les lapidaires n'ont pas d'états d'âme ! Grâce à mes relations chipées à mon précédent employeur, je dirige non seulement la section de courtage *VIP Customers* mais aussi le bureau des relations avec la haute joaillerie internationale. Je me suis fait un nom. Tout ce qui se fait place Vendôme passe par moi. Personne de plus futé pour dénicher le complément indispensable à une parure exclusive. Il y a quelques années, la maison *Cartier* avait réalisé une paire de boucles d'oreilles avec deux énormes perles fines en forme de poire, montées sur platine et brillants. À la livraison, l'acheteur avait trouvé une petite différence de ton entre les perles. Finalement, ce gros client du Qatar, exigeant, avait refusé d'honorer sa commande. Le grand joaillier de la rue de la Paix avait dû se mettre en chasse de l'exact pendant d'oreille. Il me fallut pas moins de trois ans pour débusquer la fidèle réplique. Son prix dépassait de dix fois celui de la perle originale. Qu'importe, le client était satisfait et la vente avait été conclue. Désormais, *Cartier International* ne jurait que par moi. Pour trouver l'introuvable joyau, pour combler les désirs les plus fous des plus riches de ses clients, un seul homme : moi, David Leprince !

Contrairement à ce que l'on peut lire dans la presse économique, les placements dans des gemmes d'exception répertoriées, constituent une excellente valeur refuge. Facile à transporter. Facile à manipuler. Facile à dissimuler et facile à monnayer. Bref, le placement idéal pour blanchir des fortunes et échapper aux hyènes de Bercy. Ça ne s'est jamais démenti, surtout maintenant en période de crise. Je gagne bien ma vie. Je fais aussi des placements sous des noms

## LAST DANCE À AMSTERDAM

d'emprunt. Je contourne la loi, mais toujours à bon escient. Mes placements me rapportent bien plus que mon salaire, déjà très élevé, chez *Inigo*. Pour un peu, j'en oublierais presque la valeur de l'argent. J'habite un appartement cossu avenue Victor-Hugo dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Sept pièces au second étage. L'étage de maître, le plus envié donc le plus cher, car il permettait aux grandes familles de voir passer le roi du balcon et d'être vues du peuple sans risquer d'être inquiétées. Ici, la révolution n'a pas laissé de traces ! À l'arrière, les grandes baies vitrées donnent sur l'un des panoramas les plus étonnants de la ville de Paris : les grands réservoirs. Après la grande épidémie de choléra de 1832, on avait cherché un moyen sûr d'alimenter la ville en eau potable. Un premier puits artésien avait été creusé à Grenelle, puis un second à Passy, auquel fut ajouté le nôtre, rue Copernic, en 1866. L'enfer des pauvres alimente en secret le paradis des riches ! Nos fenêtres donnent sur un étang extraordinairement calme, bien planqué au cœur de la capitale. Dès le printemps, aux premières lueurs du jour, on y entend le gai vacarme des oiseaux. Pour un peu, on se croirait en bord de mer. Avec un soupçon de discernement, on reconnaît le long cri des mouettes. De ma chambre, je les aperçois le matin en me levant, le cou tendu planant au-dessus de l'eau. Je les entends rire avant de pousser leurs petits *Keeow* d'alarme. Si le contenant est plaisant, le contenu l'est moins. Je me suis marié par raison avec Emma Grandin de la Trémine, une fille de famille incasable rencontrée au château de Thoiry lors d'une soirée du Grand Rallye de France. Je m'ennuyais et j'étais bourré. Au grand dam de nos parents, trop saoul pour bander, je l'avais tout d'abord dépucelée derrière les tentures d'un salon avec le goulot d'un magnum de vin de Champagne. J'avais dû la

## LAST DANCE À AMSTERDAM

troncher aussi parce que j'appris par la suite que je l'avais foutue en cloque. Mariage expéditif au *Georges V*. Quarante invités pas plus... Fallait faire taire la honte ! J'avais réglé la note cash, pour ne pas laisser de trace ! Proust a écrit : « Laissons les jolies femmes aux hommes qui n'ont pas d'imagination. » Quand j'étais jeune et que je rentrais du travail, je devenais une bête folle prête à sauter n'importe quelle femelle en rut. Emma, elle, ne comprenait rien à ces choses. Elle se contentait du strict devoir conjugal et refusait toutes ces coquinerias qu'un époux normal est en droit d'attendre de sa femme. Après en avoir terminé avec les préliminaires, elle poussait de petits cris de souris entrecoupés des saints noms de la Trinité. Insupportable ! Je me demande encore comment j'arrivais à la baiser. Je lui ai quand même fait deux gosses. La jeunesse a de ces vigueurs ! Les rares fois où elle atteignait l'orgasme, je me souviens qu'elle défaisait ses tresses de petite fille modèle, se tortillait dans tous les sens comme si elle venait d'attraper le tétanos. Elle poussait des cris abrasifs de cochons. Pendant l'extase, devenue hystérique, elle hurla si fort une nuit, qu'un voisin crut que l'alarme de sa *Porsche* s'était déclenchée. Le devoir accompli, Emma me tournait le dos, non sans s'être acquittée d'un rituel : baiser trois fois le crucifix. Jésus, dans son infinie bonté, lui procurait un ultime plaisir. Un plaisir plus subtil que le plus gaillard des phallus. Emma, une pièce de viande froide sur l'étal du boucher. Ses crises d'asthme se renforçèrent, réelles ou simulées (comme ses orgasmes ?). Ces crises annonciatrices de maladie étaient épuisantes. Je la préférais encore frigide ! Pour donner une idée de son esprit d'ouverture et de tolérance tout en accord avec sa foi, une anecdote significative de sa personnalité : nous étions partis en voyage de noces visiter la côte Ouest de la Californie.

## LAST DANCE À AMSTERDAM

On jouait au couple idéal. La *Mustang* décapotable rouge déambulait parmi les splendides panoramas du Pacifique. Hollywood façon Hitchcock. Amour, vanité, désespoir et solitudes couronnées. L'enclave de Big Sur, c'était comme un calice tourné vers le ciel. Alors que je conduisais, mon esprit s'évadait, s'ouvrant aux appâts de la nature élégiaque. Tout à coup, j'y croyais. L'amour avec elle deviendrait beau... Un jour. Ça faciliterait rudement les choses. Cette côte est l'une des plus belles du monde. Jouissif ! Pourquoi Dieu a-t-il poussé les femmes à s'élever contre les joies du plaisir charnel ? Franchement, si on s'en donne la peine, ça décoiffe ! Chaque paysage apparaissant après le prochain tournant, révélait de nouvelles surprises. Il faut dire que des virages, il y en avait sur cette route escarpée et étroite. Ça n'arrêtait pas... Moi, j'étais heureux. Derrière ma casquette de jockey et mes *Ray Ban*, bercé au volant par la douceur du soir, je nous imaginais allongés l'un contre l'autre, bouche contre bouche. Allez, on tourne : baisers humides, baisers volés. Reins contre reins. L'âme baignée de soleil, réchauffée d'une tendresse infinie, loin, loin... Soudain, au beau milieu du tournage, après avoir absorbé sans moufter tous ces tournicotis, Emma, frénétique, dégueula dans la voiture. Fin de la première Saison.